

CAUSERIE DE PRINTEMPS 52 FILATURES A OISSEL-SUR-SEINE



Enfants travaillant à la MCO vers 1908.

La causerie de printemps sur le thème des "filatures" était fixée, cette année, au 1^{er} avril. Ce n'était pas un poisson d'avril, et d'ailleurs, les participants étaient nombreux ! D'emblée, nous savions qu'il serait difficile d'avoir dans l'assemblée d'anciens ouvriers et ouvrières de ces filatures, toutes fermées à la fin des années 1960 : les deux dernières étant De Ménibus, fermée en 1969 et Plantrou peu avant 1980. Ce sont donc des enfants, petits-enfants de ces ouvriers et ouvrières qui avaient envie de transmettre ce qu'on

Dans ce numéro d'Oissel-Histoire, vous trouverez nos reportages habituels en première et dernière page, le compte-rendu de la causerie du 1^{er} avril dernier portant sur les filatures d'Oissel et les événements et les décès du 1^{er} semestre 1916 (guerre de 1914-1918).

En pages centrales, Thérèse Mallet nous fait part de ses souvenirs et donne son témoignage sur les bombardements alliés et tragiques du 29 juin 1944.

Au sein de la Société d'histoire, quatre groupes de travail œuvrent afin de mieux connaître et de faire connaître l'histoire de notre cité.

Il est prévu, en fin d'année 2016, la publication d'une brochure reprenant l'histoire de La Poudrière et de Kuhlmann entre 1916 et 1959.

Nous vous souhaitons bonne lecture de ce numéro d'Oissel-Histoire et de bonnes vacances.

Pour le bureau, René Courtois, président

leur avait raconté et de rendre ainsi hommage à ces gens qui ont contribué à écrire une page d'histoire de notre ville.

COMBIEN DE FILATURES ETAIENT IMPLANTEES A OISSEL ?

On avance le nombre de 52 au milieu du XIX^e siècle; étaient-elles toutes recensées ? La capacité d'une filature se mesurait au nombre de broches, on peut donc affirmer qu'elles étaient de tailles différentes. Souvent, on oublie la filature Cousin, située rue Sadi-Carnot ; on ne comptabilise pas non plus les ateliers installés chez les particuliers jusqu'au début du XIX^e siècle et qui assuraient un revenu complémentaire à la famille et permettaient aux grands-parents de continuer à travailler pour subvenir à leurs besoins.

Les ouvriers et ouvrières ont surtout raconté leurs conditions de travail difficiles. Au début du XX^e siècle, les enfants, dès l'âge de 12 ans (c'est-à-dire au sortir de l'école), étaient encore employés à ces dures tâches. Danièle Monnier qui précise que cette pratique a perduré jusque dans les années 1950-1960, mais à partir de 14 ans puisque la scolarité avait été prolongée jusqu'à cet âge. La poussière occupait tout l'atelier ; il aurait fallu aérer, mais c'était impossible car les courants d'air, provoquant du froid, cassaient les fils. Cette poussière, aidée par la pauvreté et la malnutrition, favorisait l'installation de la grande ennemie : la tuberculose. A cela, s'ajoutait le bruit, tellement intense que le personnel aurait instauré un système de signes pour communiquer. Malgré les maigres salaires, on "récompensait" les ouvriers et les ouvrières : médaille du travail chez Plantrou, statuette offerte aux fileuses après 25 ans passés dans la filature.

LES FILATURES PARTICIPAIENT A LA VIE QUOTIDIENNE DES OSSELIENS

Pierrette Debus se souvient du camion qui transportait le coton depuis la gare d'Oissel jusqu'à la filature Dantan. Jean- Pierre Duflos se rappelle qu'à la fin des années 1950 et encore au début des années 1960, Dantan ouvrait les vannes, certains jours et libérait de l'eau chaude qui descendait la rue du Manoir, ne s'attardait pas devant les Mornons et se dirigeait vers la Seine. Les ménagères, qui n'avaient pas toutes l'eau courante dans leur cuisine et encore moins l'eau chaude, se précipitaient avec bassines et lessiveuses.

Il y a toujours, lors d'une causerie, un moment magique, qui fait qu'on se rappellera longtemps cette causerie. M. et M^{me} Letellier ont apporté deux superbes documents. Il s'agit de photos prises vers 1908, à l'intérieur de la Cotonnière (manufacture cotonnière d'Oissel). Les commenter semble superflu, il faut les regarder attentivement car il s'agit de deux pages d'histoire osseliennes. Il a été difficile, après cela, de reprendre le

fil de la causerie.

Néanmoins, Alain Blondel faisait remarquer fort justement l'impact des filatures sur le changement sociologique de notre ville. Elles ont fait passer de nombreux Osseliens et surtout Osseliennes du monde agricole au monde industriel. Du fait de la construction des filatures, l'urbanisme s'est modifié, les cités des Gaures, Leverdier, édifiées grâce aux briques fabriquées dans les briqueteries Ruquier et Lebret, vont urbaniser une partie d'Oissel qui n'était auparavant qu'une friche.

Le sujet est loin d'être épuisé, d'ailleurs, un groupe de travail s'est constitué au sein de la Société d'histoire d'Oissel. Il va approfondir le sujet, consulter les archives... et s'intéresser aux usines de filature, à la seule qui pratiquait aussi le tissage, la MCO (Manufacture Cotonnière d'Oissel), et aux usines de confection qui étaient nombreuses également.

Brigitte Hermse-Vicente



Statuette représentant une fileuse, offerte au personnel féminin ayant atteint au moins 25 ans d'ancienneté en filature.



Gustave Loyer, charretier à la filature Leverdier-De Ménibus (début du XX^e siècle).

PROCHAINE CAUSERIE, VENDREDI 7 OCTOBRE, à partir de 17h, salle N°4 de l'école Mongis.
Nous continuerons notre échange sur le thème de l'industrie de la filature et du tissage à Oissel.

IL Y A 72 ANS, ENTRE MAI ET AOÛT 1944, L'AVIA LES PONTS D'OISSEL ET DE TOURVILLE-LA-RIV

Le bombardement de ces ponts (comme d'autres d'ailleurs sur la Seine) avait pour objectif d'empêcher l'approvisionnement des troupes allemandes sur le futur front de Normandie (qui se concrétisera avec le débarquement du 6 juin), puis de couper la retraite à celles-ci, le moment venu.

Ces bombardements intensifs ont provoqué la mort de 25 Osseliennes et Osseliens, les blessures de dizaines d'autres et la destruction de beaucoup d'habitations, usines et autres édifices, dans ce que l'on appellerait aujourd'hui «les dégâts collatéraux».

Les bombardements sur Oissel les plus meurtriers se sont produits les 7 et 8 mai et le 29 juin 1944 au soir :

- les 7 et 8 mai, 11 personnes ont été tuées, dont 6, le 7 mai dans la cave et aux abords de la charcuterie de Monsieur Yves, rue Octave Fauquet,

- le jeudi 29 juin vers 21h, 5 personnes, dont 3 jeunes filles, ont été tuées en centre-ville.

Cette terrible soirée de début d'été, Thérèse Mallet s'en souvient dans les moindres détails. Elle était alors âgée de 15 ans, et habitait avec ses parents au café-tabac qui portait son nom de jeune fille (Guyant) situé à l'angle de la rue de la République et du tronçon de la rue Sadi-Carnot qui porte aujourd'hui le nom d'un résistant mort en déportation : Gustave Fouache.

Mais laissons Madame Mallet nous faire part de ses souvenirs

«Il était 9h du soir, le temps était orageux. Je jouais aux petits chevaux avec Jacques Hamard, quand on a commencé à entendre, puis à voir les avions venir sur nous.

Ça a été très vite, les petites charcutières (les enfants de la charcuterie voisine NDLR) m'ont crié de venir avec elles (à leur cave NDLR) ; je leur ai dit que non ; j'ai couru vers la cave d'en face, et là, je suis tombée, probablement à cause du souffle de la bombe qui a explosé tout près ; mais juste avant cela, je me souviens avoir vu des avions qui arrivaient de la rue du Maréchal Foch et se dirigeaient vers Orival, j'ai vu les avions larguer les torpilles (les bombes NDLR).

Dans ce même moment, ma mère était dans la cuisine, prête à partir à la cave d'en face aussi... J'allais à cette cave d'en face et on m'a retrouvée de l'autre côté de la rue. La bombe était tombée de l'autre côté du mur de la maternité et de la maison pour les personnes âgées.

J'ai du perdre connaissance pendant un moment, j'étais couverte de terre, j'étouffais, j'avais le nez et le bouche pleins de boue. Heureusement, j'avais une main libre ce qui m'a permis de me dégager un peu la bouche pour crier.

Ma mère, m'entendant crier, est accourue et m'a

dégagé du mieux qu'elle a pu. J'avais les cheveux pris sous le chapiteau d'un pilier de barrière et c'est un monsieur qui est venu aider ma mère à le soulever pour me dégager.

Jacques Hamard avait le dos brûlé et a été soigné chez «Grimoin Sanson» (le château d'Oissel qui était alors occupé par un détachement de marine allemande NDLR)

On m'a emmenée au centre de secours, face à l'église ; la rue n'existait pas à l'époque, c'était un chemin. Le local de secours était un poste de police.

Je n'ai pas pu bouger pendant une semaine, j'étais très mal, j'avais trois côtes cassées. Ma mère m'a amenée chez M. et M^{me} Butteux aux Roches.

Les deux jeunes filles, Huguette (17 ans) et Monique Letellier (15 ans) ont été tuées dans leur maison, Monique est décédée le lendemain. La troisième jeune fille, Nadiana Masset (13 ans ½) «la petite chinoise», a été retrouvée morte le 30 juin, enfouie sous les gravas qui avaient été déplacés pour dégager les deux petites Letellier.

C'est quelque temps après que ma mère m'a expliqué comment elle avait survécu au bombardement, et qu'elle était venue à mon secours.

Comme je le disais, ma mère était dans la cuisine et s'apprêtait à partir se mettre à l'abri à la cave d'en face lorsqu'une explosion a provoqué la casse des



Scierie Farcy, rue Sadi-Carnot, bombardée le 29 juin. Photo prise par Auguste Plaisant début septembre 1944.

portes et fenêtres et l'entrée massive de pierres et de gravas qui provenaient de la charcuterie voisine qui avait été complètement soufflée.

Pour me secourir, elle a grimpé sur les pierres et gravas de mur qui arrivaient à la hauteur de l'encadrement de la fenêtre, est passée par celui-ci et a atteint l'endroit où j'étais ensevelie.

La maison de M. et M^{me} Letellier, leur charcuterie, était, quant à elle, complètement détruite.

Dans un bâtiment attenant à la maison, à peu près au rez-de-chaussée, qu'on appelait la cave, là où mon père fabriquait le cidre et la boisson que l'on vendait à la tirette, il y avait un foudre de dix mille litres qui servait à recueillir le jus de pommes pressé pour faire le cidre, plusieurs barriques de mille litres pour recueillir le cidre tiré. Au premier étage il y avait une salle avec quatre billards français. La salle et les billards sont tombés dans la cave et tout a été détruit : bâtiment attenant, billards, foudre et barriques.

Les dégâts laissés par le bombardement ont été très importants chez nous aussi, et après la guerre, il a fallu reconstruire une autre maison."

Madame Mallet ajoute :

«Je me souviens aussi du premier bombardement qui a frappé plusieurs endroits de la ville (ça devait être le 7 mai NDLR). Ce jour là, j'offrais des petites cannes blanches dans la rue et recueillais, dans une urne cadénassée, les dons des gens destinés à une association de victimes de guerre, lorsque les bombes ont commencé à tomber. Pour me protéger, on m'a fait entrer dans l'abri de la poste».

Le témoignage limpide et précis de Madame Mallet a «valeur historique» 72 ans après l'évènement. Les rapports rédigés par le Maire, désigné par les autorités de l'époque, Albert Ruquier (rapport manuscrit du 29 juin) et les deux rapports du Commissaire de police de Saint-Etienne-du-Rouvray



Rue de la République, photo Auguste Plaisant prise au début de septembre 1944.

ATION ALLIEE BOMBARDAIT SANS RELACHE VIERE



ut septembre 1944.



Rue de la République (actuelle place de la République). Photo prise par un membre de la famille de Thérèse Mallet quelque temps après le bombardement du 29 juin 1944.

(rapports datés du 29 et 30 juin) ont confirmé les dires de Madame Mallet.

Ces rapports indiquaient :

- à 21h, le bombardement du centre-ville (à ce moment, cette période NDLR) l'alerte n'est plus annoncée.
- 3 vagues de 6 bombardiers (volant à 800-1000 mètres d'altitude), probablement des bombardiers lourds, se suivaient à deux minutes d'intervalles.
- Ces bombardiers ont largué une soixantaine de bombes de fort calibre, dont une vingtaine a frappé le centre-ville d'Oissel ; les autres bombes sont tombées sur les ponts, dans la Seine et sur l'ancienne Île Saint Martin.
- Les autorités ont déploré la mort des 3 jeunes

filles citées par Madame Mallet, de Madame Lamy tuée par le bombardement de l'usine Farcy, ainsi que de son mari, Prosper, décédé le lendemain.

- Une dizaine de blessés, plus ou moins gravement, a été dénombrée.
- Les personnes âgées ont été hébergées au Casino d'Oissel (actuel Espace Aragon NDLR).
- De nombreuses habitations ont été, soit complètement détruites, soit rendues inhabitables : rues de la République, Sadi-Carnot, Masson et Bachelet.
- L'usine Farcy (allume-feux) de la rue Sadi-Carnot a été détruite en totalité.

En règle générale, le bilan des bombardements tombés sur Oissel a été profondément calamiteux

pour les habitants. En cette fin juin 1944, il leur faudra attendre la fin du mois d'août, le 31, pour être libérés par les Canadiens et voir enfin revenir la paix, tout en se consacrant à panser les plaies de la guerre.

Thérèse Mallet et René Courtois ont participé à cette enquête.

NDLR signifie note de la rédaction

Erratum du n°13 d'Oissel Histoire :

Pages centrales :

Michel Pannier a été oublié comme participant à l'écriture du reportage sur l'île aux bœufs pendant la guerre.

IL Y A 100 ANS L'INDUSTRIE CHIMIQUE NAISSAIT A OISSEL

C'est en effet en 1916 que la Poudrerie nationale installait ses nitreurs entre la cité Kirschner et le château de la Chapelle. Ces nitreurs étaient destinés à fabriquer de la mélinite (trinitrophénol) servant de charge explosive pour les obus des canons.

En 1919, les établissements Kuhlmann s'installaient sur le site de la Poudrerie pour y fabriquer des matières colorantes synthétiques.

La Société d'histoire va éditer, fin 2016, une brochure retraçant l'historique du site chimique d'Oissel de 1916 à 1959, date de la fin des transferts de la CFMC (Compagnie Française des Matières Colorantes) sur ses terrains situés à proximité de la Seine.

Cette brochure vous sera proposée au prix de 12€.



L'Harmonie de Kuhlmann en 1946-1947.

1925.



GUERRE DE 1914-1918

LES VICTIMES

DU PREMIER SEMESTRE 1916

C'est le quatrième volet que la Société d'histoire d'Oissel consacre à nos soldats et leur rend hommage par le biais de différents articles dans son bulletin *Oissel-Histoire*.

Il y eut 22 décès (11 soldats étaient natifs d'Oissel) à déplorer :

- **CHEVALIER Alfred Paul**, soldat au 247^e RI, né le 3 mars 1887 à Oissel, célibataire, journalier, tué à Harbonnières (Somme), le 7 février.
- **CHARLIER Raymond Marie**, capitaine au 74^e RI, né le 6 mai 1879 à Rouen, clerc d'avoué, tué à Verdun (Meuse), le 4 avril.
- **MONGIS Paul Henri** (voir encadré), lieutenant au 74^e RI, né le 16 janvier 1891 à Rouen, marié, instituteur à l'école des garçons, tué à Vaux-Douaumont (Meuse), le 5 avril.
- **AUBERT Jean-Baptiste**, caporal, fourrier au 311^e RI, né le 16 décembre 1875 à Nice (Alpes-Maritime), marié, menuisier, mort des suites de blessures de guerre à Marsincourt (Meurthe et Moselle), le 7 avril.
- **HARANG Louis Clestin**, soldat au 160^e RI, né le 1^{er} mars 1877 à Orival (Seine-Inférieure), marié, rentreux, tué à Esnes (Meuse), le 8 avril.
- **DUNAND Henri Victor**, soldat au 28^e RI, né le 28 février 1883 à Oissel, marié, tailleur d'habits, mort des suites de blessures de guerre à Vaux-Varennes (Meuse), le 10 avril.
- **TREFZER Armand**, maréchal des logis au 11^e RAC, né le 10 mars 1891 à Dornach (Haut-Rhin), célibataire, ajusteur mécanicien, tué à Verdun (Meuse), le 10 avril.
- **CAVE Joseph Emile**, soldat au 4^e RI, né le 18 décembre 1884 à Oissel, marié, ouvrier de filature, mort des suites de blessures de guerre à Sainte-Menehould (Marne), le 10 avril.
- **DUTEURTRE Charles Jules**, soldat au 119^e RI, né le 18 décembre 1884 à Oissel, marié, coiffeur, tué à Fort-de-Vaux (Meuse), le 12 avril.
- **LESUEUR Georges Emile**, soldat au 24^e RI, né le 28 septembre 1886 à Oissel, marié, cultivateur, tué à Vaux-Etang (Meuse), le 17 avril.
- **BACHELET Charles René**, maître pointeur au 48^e R. Art, né le 1^{er} octobre 1891 à Oissel, tué à Douaumont (Meuse), le 20 avril.
- **PARENT Alfred Lucien**, soldat au 131^e RI, né le 7 août 1885 à Boos (Seine-Inférieure), marié, charcutier, mort des suites de blessures de guerre à Vignettes (Marne).
- **BOHU Charles René**, sergent au 3^e RI, né le 18 mai 1888 à Oissel, marié, menuisier, mort des suites de blessures de guerre à Revigny (Meuse), le 21 avril.
- **CHANDELIER Albert Emilien**, caporal au 74^e RI, né le 29 novembre 1887 à Longuerue (Seine-Inférieure), marié, maçon, disparu à Douaumont (Meuse), le 22 avril.
- **ERNST Jules Maximilien**, sergent au 9^e RG, né à Oissel le 23 février 1885, marié, chaudronnier, tué à Douaumont (Somme), le 23 avril.
- **GERARD François**, du 155^e RI, né en 1894, manoeuvre, disparu à Cumières (Somme), le 29 avril.
- **FESSARD Victor Joseph**, soldat au 5^e RI, né le 28 mars 1893 à Saint-Etienne-du-Rouvray (Seine-Inférieure), terrassier, tué à Douaumont (Somme), le 1^{er} juin.
- **COURAGE André Charles**, soldat au 114^e RA, né le 11 janvier 1895 à Oissel, domestique, mort des suites de blessures de guerre à Froidos (Meuse), le 8 juin.
- **LEBRET Ambroise Pierre**, caporal au 39^e RI, né le 1^{er} février 1894 à Oissel, célibataire, employé de bureau, tué à Verdun (Meuse), le 13 juin.
- **DENANT Eugène Henri**, 2^e canonnier au 22^e BAC, né le 24 juillet 1896 à Morsang/Orge (Seine et Oise), mécanicien, mort des suites de blessures de guerre à Faux-Méris (Meuse), le 22 juin.
- **AUGER Ernest Gaston**, brigadier au 22^e RA, né le 19 novembre 1894 à Oissel, célibataire, maçon, mort des suites de blessures de guerre à Monthairon (Meuse).
- **LEMEUNIER Gustave Léon**, soldat au 359^e RI, né le 21 novembre 1885 à Brionne (Eure), marié, couvreur, tué à Verdun (Meuse), le 28 juin.



Armand Trefzer, tué à Verdun le 10 avril 1916.



Paul Henri MONGIS

Paul Henri mongis est né, à Rouen, le 16 janvier 1891. Il était instituteur à l'école communale des garçons au moment de sa mobilisation le 2 août 1914 au 74^e R.I. comme

sergent. Il sera nommé sous-lieutenant en novembre 1914 puis lieutenant le 26 août 1915. Il fera les campagnes de la Marne, de l'Artois, de Verdun. Il est tué le 5 avril 1916 à Vaux-

Douaumont (Meuse). Cité 4 fois à l'ordre de l'Armée, décoré de la Croix de guerre avec 3 palmes et fait Chevalier de la Légion d'honneur, le 20 octobre 1915. Il est inhumé à Eu.

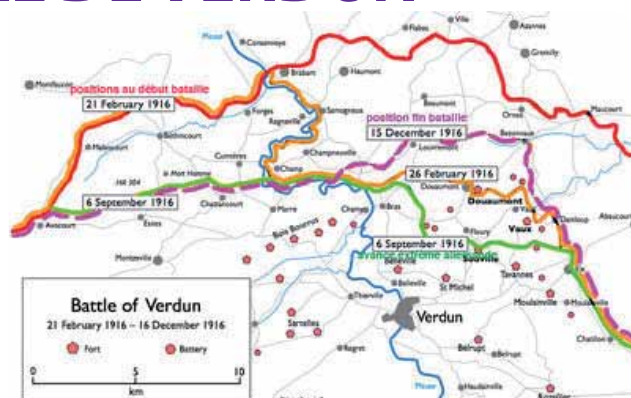
Le 12 novembre 1918, le Conseil municipal, sous la présidence d'Eugène Plantrou, décide de donner le nom de Mongis à l'école communale des garçons.

LA BATAILLE DE VERDUN

En ce début d'année 1916, personne ne pouvait s'imaginer que la place forte de Verdun serait la scène d'une apocalypse.

Si l'on continuait à se battre sur tous les fronts, l'année 1916 fut le théâtre de la bataille la plus longue et la plus meurtrière que l'humanité ait connue. Elle dura du 21 février au 19 décembre et opposa les armées françaises et allemandes à Verdun et ses environs. Elle fera 362 000 soldats français morts, disparus ou blessés et 337 000 côté allemand, soit une moyenne de 70 000 victimes pour chacun des dix mois de la bataille.

Le général Erich Von Fal-



kenhayn, commandant en chef de l'armée allemande, voulait engager une bataille pour saigner à blanc l'armée française sous un déluge d'obus. Alors que du côté allemand, ce sont pour l'essentiel les mêmes corps d'armée qui livrèrent bataille, l'armée française

fait passer à Verdun, par rotation, 70% de ses poilus. Ce fut une des plus longues et des plus dévastatrices de la Première Guerre mondiale. Les premiers jours furent terribles. Un déluge de feu et de gaz toxique s'abat sur un front de 5km et dura plus de huit heures.

Pour la première fois, à une échelle aussi grande, une arme terrifiante fut utilisée par les fantassins allemands : le lance-flamme.

Une lutte impitoyable oppose les deux camps dès les premières heures. En fin d'après-midi, l'assaut est donné par l'ennemi sur des troupes qu'il croyait à l'agonie, mais les Français résistèrent. Le général Nivelle sera l'artisan de l'enrayement définitif de l'offensive allemande et de la reconquête du terrain perdu entre octobre et novembre 1916 avec la récupération du fort de Douaumont et un retour à la situation antérieure.

Michel Monnier

RECHERCHE DOCUMENTS ET PHOTOGRAPHIES



Vous avez un ancêtre qui a combattu lors la Grande Guerre, qui y a laissé sa vie ou qui en est revenu, vous avez des photos, des documents, des témoignages, anecdotes... contactez Michel Monnier au 02 35 64 88 97.